



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

Le baron de Gleichen

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

LE BARON DE GLEICHEN ⁽¹⁾

Monsieur,

Il y a près de deux mois que je suis en terre papale, et vous n'en savés rien. Je ne cesse de me le reprocher, cher ami, mais comptant toujours à chaque courier recevoir de vos nouvelles, j'ai toujours remis à vous écrire, d'autant plus que je n'avois rien d'important à vous marquer. Mais à présent, sachant une nouvelle qui m'intéresse infiniment par rapport à vous, et à laquelle je me flatte que vous prendrés aussi quelque part, je meurs d'envie de vous la dire, et je me presse de le faire par la présente. Cependant il faut que je vous supplie d'avance de n'en parler à âme qui vive. Vous agiriés comme mon ennemi si vous faisiés autrement. Voici ma nouvelle : M^{sr} le margrave de Bareuth et S. A. R. M^{me} la margrave partiront d'ici le 10 de mars pour aller faire le tour de l'Italie, et il y a apparence que je serai de la partie. Je vous verrai donc bientôt, mon très-cher et digne amy ! Vous ne dirés rien de l'arrivée ni du voyage de LL. AA. à Rome, mais vous pouvés dire à tous mes amis que j'y viendrai. En attendant que j'y vienne, je vous prie de me faire ramasser une bonne quantité d'antiques de tout genre ; je ne crains point le nord dans la place où je me trouve. Vous pouvés pour cela parler à Pikler et aux brocanteurs que vous connoissés, et qui ne m'auront pas oublié si tôt. Faites aussi sous main des perquisitions pour des tableaux, et écrivés-moi par la première

(1) Des *Souvenirs du baron de Gleichen*, souvenirs très-intéressants pour l'histoire du xviii^e siècle français, ont été traduits et publiés par Paul Grimblot ; Paris, Léon Techener fils, 1868. L'abbé Barthélemy annonce ainsi la visite du baron à M^{me} du Deffant : « Il se présentera chez vous un homme qui s'appelle le baron de Gleichen : c'est une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit, et, quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va de l'autre côté. »

poste si on ne pourroit pas trouver un Palazzo et à quel prix. Mais, au nom du ciel! grande discrétion sur le chapitre de LL. AA. Mandés-moi quelque chose de nouveau, et assurés-moi que je vous retrouverai mon ami. Je ne pense qu'à ce plaisir et à celui de vous témoigner combien je suis éternellement

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
et fidèle amy.

DE GLEICHEN.

Avignon, ce 27 janvier 1753.

A Bareuth, ce 18 janvier 1754.

..... A propos de mes pierres gravées, mon recueil s'est bien augmenté depuis que je vous ai quitté. J'en ai plus de mille, et je les ai rangées selon la chronologie des anciens, en commençant par Saturne, comme a fait le B. Stosch..... On en trouve à Paris un grand nombre et souvent de plus belles qu'en Italie; j'y ai acheté quelques pierres qu'on vendroit trente à cent écus la pièce à Rome. J'ai un plaisir infini à considérer les beaux marbres dont vous m'avés fait présent : quoique marbres, ils me parlent de vous!

A Bareuth, ce 6 may 1754.

..... Vous me permettrés aussi de m'en servir pour vous faire tenir un paquet d'empreintes de quelques-unes de mes pierres gravées, lesquelles je tirerai le plus tôt qu'il me sera possible. Car à présent je suis surchargé d'affaires. On m'a donné un emploi d'assesseur au Conseil de Régence qui m'enlève jusqu'à la consolation de ne m'occuper que de choses qui pouvoient me faire souvenir de vous et de l'Italie, mais il ne m'empêchera pas d'y retourner, ce

maudit emploi : je le quitterai d'abord que j'en serai le maître.

On ne peut pas faire plus de plaisir à un amant, quand on lui parle de sa maîtresse, qu'on m'en fait en m'entretenant de l'Italie.

Au Carlsbad, ce 12 juillet 1754.

..... L'endroit où je me trouve à présent pour quelque peu de tems est une petite ville de la Bohême où il y a des eaux minérales fort salutaires. Je les prends pour mon mal d'hypocondrie, qui avoit beaucoup empiré depuis mon retour de Paris, et elles me font un bien infini.

..... Si une fois vous rencontrés quelque bonne pierre gravée, je vous prie de la mettre dans votre lettre et de me l'envoyer. Je vous enverrai ce qu'elle vous aura coûté avec un million de grâces!

A Bareuth, ce 3 octobre 1754.

..... Mon maître, le margrave de Bareuth, va faire un tour à Montpellier avec M^{me} la margrave, et je suis nommé pour les accompagner.

..... A présent vient une prière de ma part. Je voudrois avoir les portraits du Tasse surtout, et puis de l'Arioste au mieux. Je crois qu'on les trouveroit dans une chambre de la bibliothèque des princes Tarsi, à Naples, qui est toute tapissée de portraits des grands savans et poètes anciens et modernes. Si vous vouliez charger quelqu'un, par exemple, de ma part, notre ami le cher Padre Torre, d'en demander des copies, de faire un accord avec un des meilleurs peintres, et de vous marquer ce qu'il demande au plus juste, vous m'obligeriez sensiblement.

A Avignon, ce 3 mars 1755.

Monsieur,

Je ne sais point si ma lettre, que je vous ai écrite il y a environ quatre semaines, vous sera parvenue. En tout cas, en voici une autre pour vous dire le point principal qu'elle contenoit, et pour vous répéter la joye que j'en ai. Je vous reverrai dans peu, mon très-cher amy.

Après vous avoir recommandé le secret, il faut que vous sachiés que LL. AA. partent d'ici le 20 de ce mois, et que, sans trop nous arrêter en chemin, nous arriverons dans peu à Rome, et moi, avec toute la tendresse et l'estime que j'ai pour vous, quel plaisir n'aurai-je point si je vous retrouve dans vos anciens sentimens pour moi!

Comme je pourrai emporter cette fois-ci, je vous prie, mon cher Monsieur, de donner des commissions d'avance par tout Rome pour me trouver des bronzes, des pierres gravées, des mosaïques, des bas-reliefs, des bustes et même des statues.

Vous aurés la bonté de faire mille instances au sieur Antonio Pikler de ma part de faire des recherches de son côté, et de lui dire que j'ai un désir extrême de le revoir. Toutes les fois que vous verrés quelqu'un de mes antiquaires, vous leur donnerés des commissions de ma part. Je vous supplie aussi, en écrivant à M. Zanetti, à Venise, de le prier qu'il fasse un peu fouiller chez les antiquaires de sa ville, pour me faire avoir quelque chose. Je vous demande un million de pardons, mon très-cher ami, de la naïveté avec laquelle je vous accable de commissions; mais je compte si fort sur votre amitié, qu'à force d'être bon ami, je risque de devenir impertinent. Ayant l'occasion si fraîche de refaire ce voyage, je voudrois en bien profiter, ne sachant pas si elle me reviendra sitôt. Et puis je suis avec un prince et une princesse qui aiment fort les antiquités, et je voudrois leur faire acheter tout ce qu'on

pourroit découvrir de beau, à un prix raisonnable. Je compte entièrement sur vous, et ne m'occupe que de la satisfaction de vous en remercier bientôt de bouche.

A Genève, ce 2 décembre 1756.

..... Depuis que le froid des Alpes m'a saisi, je suis malade, hypocondre, tout le bien que Frascati m'a fait s'est évanoui, je suis devenu un Allobroge, et je ne ferai que végéter jusqu'à ce que je pourrai revoir la Terre Sainte.

A Dresde, ce 10 août 1757.

..... Il y a quinze jours que je suis ici dans la résidence du roi de Pologne, qui me plaît beaucoup, parce qu'elle me rappelle l'Italie. J'y ai un véritable ami, qui est le comte de Bruhl et qui me fait souvenir de vous; j'y ai la plus belle galerie de tableaux, qui, à mon grand étonnement, surpasse de beaucoup toutes celles de l'Italie: un opéra, de la belle musique, un air bienfaisant, une situation riante, un pays fertile et enfin un peu d'antiques avec la société d'un connoisseur qui en même tems est un bon artiste. Il s'appelle Lippert, et son talent consiste à faire un recueil complet de toutes les gravures de l'univers dans une espèce d'empreintes, aussi nettes que les souffres de Cristian à Rome, dures comme de la pierre et d'un blanc satiné qui flatte extrêmement les yeux. Son premier volume est un millier, et il va donner le second millier, aussitôt que je lui aurai communiqué ma collection de pierres gravées.

A Paris, ce 26 décembre.

Non, mon cher, bon et digne ami, ce n'est point oublié qui m'a empêché de vous écrire. Ce deffaut ne peut convenir ni pour vous, ni à moi : c'est paresse, un peu d'affaires, aversion pour écrire, et surtout ce maudit tourbillon de Paris qui vous entraîne vers des objets indifférens, qui vous arrache à vos amis, qui vous brise aussy menu que le sont toutes les choses fines de ce Païs, qui vous fatigue pendant toute la journée par mille devoirs qu'on nomme affaires et qui vous envoie coucher tous les soirs avec le regret de n'avoir rien fait. Rien ne ressemble si bien aux occupations que l'on se fait dans cette ville que les cruches des Danaïdes. Et je ne reconnois bien vivement ma duperie que dans ce moment où je vous parle.

Pardonnez donc, mon cher et généreux ami, à un pauvre fou, qui croit se divertir, n'avoir rien de mieux à faire et qui sans cesse se sent démentir par son esprit et surtout par son cœur. Que Paris seroit incomparablement délicieux, si l'on pouvoit goûter tranquillement tous les bonheurs qu'il renferme ! Mais l'homme se presse de vivre ici encore plus qu'ailleurs : on veut tout embrasser et on ne tient rien.

A Paris, ce 6 janvier.

..... Même ici je regrette Rome et ma chère Italie ; jugés, cher ami, si je n'y reviendrai pas. J'ai un projet pour lequel vous pourrés peut-être me rendre service avec le tems ; j'en augure bien, parce que j'ai commencé par vaincre les premières difficultés. Enfin le Roy mon maître va envoyer peut-être quelqu'un en Italie pour la première fois. Si cela arrive, ce sera le résultat bien difficile des soins que je me suis donnés pendant six ans pour créer ce

nouveau poste. Mon plan est de l'avoir un jour pour retraite. Avec le tems je vous dirai le reste.

Mon train de vie ici est fort doux. Dans les voyages de la cour, je vois les gens de la cour; le reste du tems, les maisons où l'on cause à Paris. Nous revoions notre cher abbé à présent un peu plus, et le partageons avec l'ami Boyer. M. et M^{me} de Choiseul sont ce qu'ils ont toujours été, mes protecteurs, les divinités tutélaires de leurs amis et les êtres les plus respectables que je connoisse.

A Paris, ce 7 mars 1768.

Qu'aurés-vous pensé de moi et de mon silence, cher et respectable ami, ayant été plus de six mois sans répondre à votre dernière? D'abord elle ne m'a pas trouvé ici. J'étois en Allemagne pour arranger mes affaires à la suite de la mort de ma mère. Dès que j'étois de retour de ce triste et fâcheux voyage, j'ai écrit en Danemark pour avoir les éclaircissemens que vous avez demandés, et je vous les envoie sans délais, tels que je viens de les recevoir. Pourroient-ils vous être agréables ou au moins vous prouver une partie de mon zèle! Je ne connois autre description du cabinet de Richter qu'une que je me souviens avoir été faite avant que celui du professeur Christy fût joint, et elle ne valoit pas grand'chose.

Ma santé, qui appète un climat chaud, mes yeux, qui risquent de se perdre à Paris, tout cela m'a inspiré le projet de me retirer en Italie dans peu de tems, renonçant à toute ambition, pour jouir de ma liberté. Mais je ne sçai point encore où. Je crois que j'habiterois Venise pour me promener de là dans toute l'Italie. Que je vais être heureux! Il n'y a que l'employ de mon bien qui m'embarrasse. Il y a si peu de façon de le faire valoir en Italie, que si

vous avés quelque bon conseil à me donner là-dessus, vous m'obligerés infiniment.

Mon projet est d'en mettre une partie à fond perdu, une autre en rentes, et la troisième en un fonds de terre. Où un bien-fonds rend-il le plus? Quelles facilités a-t-on à Parme pour placer soit à fonds perdu ou dans les fonds publics? Quelles sûretés et combien pour cent? Pardon, cher ami, de tant de demandes, mais c'est l'enthousiasme d'aller vous revoir qui me retrace notre ancienne amitié si vivement, que ma confiance est égale au tendre et inviolable attachement avec lequel je suis et serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur et fidelle ami (1).

(1) Ces lettres autographes signées de Gleichen sont adressées à Paciaudi, d'abord à Rome, puis à Parme, où il est devenu bibliothécaire de l'Infant, duc de Parme. Elles font partie de la Bibliothèque de Paris.